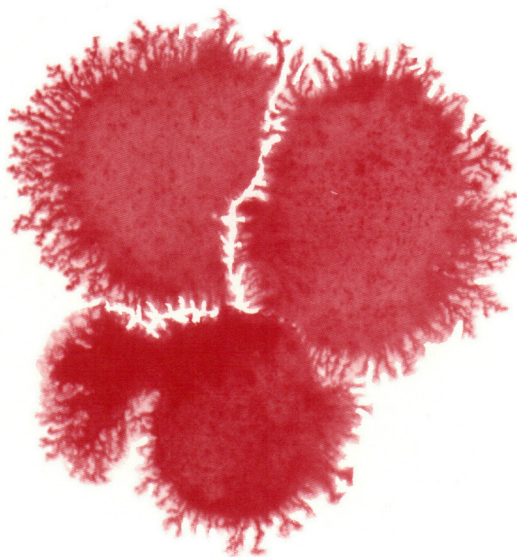


L'humeur et son changement



NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE
NUMÉRO 32 AUTOMNE 1985

Gallimard

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

*Paraît deux fois l'an, au printemps et à l'automne, aux Éditions Gallimard.
Revue publiée avec la collaboration de l'Association psychanalytique de France.*

DIRECTEUR

J.-B. Pontalis

ASSISTANTS DE RÉDACTION

François Gantheret, Michel Gribinski, Michel Schneider

COMITÉ DE RÉDACTION

Didier Anzieu, André Green,

Masud R. Khan (*Corédacteur étranger*)

Jean Pouillon, Guy Rosolato, Victor Smirnoff,

Jean Starobinski

Rédaction :

Éditions Gallimard, 5, rue Sébastien-Bottin, 75007 Paris. Tél. : 544-39-19.

La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

La rédaction reçoit sur rendez-vous.

Abonnements :

Nouvelle Revue de Psychanalyse. Service Abonnements
49, rue de la Vanne, 92120 Montrouge. Tél. : 656-89-00

Abonnements pour deux ans (4 numéros) :

France et pays de la Communauté..... 295 F

Étranger..... 320 F

Pour tout changement d'adresse, prière de nous adresser la dernière bande d'abonnement.

L'humeur et son changement

nrf

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

Numéro 32, automne 1985

© *Éditions Gallimard, 1985.*

TABLE

<i>Avant-propos</i>		5
Pascal Quignard	<i>Longin</i>	9
Laurence Kahn	<i>Les maladies impraticables</i>	31
Jackie Pigeaud	<i>L'humeur des Anciens</i>	51
Jean Starobinski	<i>Recettes éprouvées pour chasser la mélancolie</i>	71
Yves Hersant	<i>Ben Jonson et les humeurs</i>	91
Philippe Soubrié	<i>Le cerveau et ses humeurs animales</i>	99
Françoise Héritier-Augé	<i>Le sperme et le sang</i>	111
Georges Didi-Huberman	<i>Un sang d'images</i>	123
Edmundo Gómez Mango	<i>Borges et la mélancolie littéraire</i>	155
Sophie de Mijolla-Mellor	<i>La trame phobique de l'ennui</i>	173
Marc Froment-Meurice	<i>« Long est le temps »</i>	185
Laurence Apfelbaum-Igoïn	<i>L'humeur, un rêve manqué</i>	207
Bertram Lewin	<i>L'élation</i>	217
Anne Bouchart Godard	<i>« Comment je m'habille ? »</i>	227
Leo Spitzer	<i>Résonances</i>	239
Michel Schneider	<i>Humoresques</i>	257
Aline Puck Petitier	<i>Célébration</i>	273
*		
Patrick Lacoste	<i>Le manuscrit retrouvé</i>	311



VARIA	331
-------	-----

AVANT-PROPOS

L'humeur, dans l'usage courant, s'offre à tous les qualificatifs : elle est dite sombre ou enjouée, accommodante ou querelleuse, massacrant ou exquise, ou bien tout simplement bonne ou mauvaise. Variable selon les individus pour qui entreprend de la classer, incertaine en chacun de nous quand nous prétendons la saisir, se modifiant du tout au tout pour un rien, elle est par nature si changeante que ce qui la qualifierait sans doute le mieux serait : vagabonde. L'humeur, mobile comme le temps qu'il fait et qui, comme lui, a ses météorologues mieux armés pour en recenser les effets que pour en prévoir les altérations, mouvante comme le temps qui passe et soudain il arrive quelque chose – c'est l'accident, l'orage, la maladie –, l'humeur serait-elle le signal du changement ? Son lieu d'élection, celui des transitions, des passages, de l'entre-deux ? Qu'est-ce qu'une saute d'humeur sinon la brusque annonce, troublante et troublée, d'un changement d'état, perçu avant d'être nommé, et qui peut-être vient nous dire ce qui reste quand le rouleau du langage est passé ?

Proposer comme thème de réflexion l'humeur, et surtout le proposer à des psychanalystes, peut paraître à la fois illégitime et anachronique. L'objection nous a été faite d'emblée quand l'idée de ce numéro nous est venue : l'humeur, nous a-t-on fait savoir... avec quelque humeur, n'est pas un concept psychanalytique ! Assurément puisque tout concept vise la saisie et la maîtrise d'une réalité. Or, avec les humeurs, nous serions dans le domaine de ce qui se laisse difficilement cerner, dans le ressenti le moins définissable. Le fait est que le psychanalyste ne parle guère de l'humeur, de la sienne ou de celle de son patient, ou, quand il le fait, c'est avec quelque condescendance. C'est qu'il y voit le retentissement dans le corporel de représentations non parvenues à la conscience ou l'indice confus, déformé, d'affects réprimés, coincés. L'humeur : plus trompeuse encore que le contenu manifeste d'un rêve, l'épiphénomène par excellence !

Une tristesse diffuse, par exemple, serait, comme certaines fatigues, l'effet amorti d'une dépression non reconnue. Le vague à l'âme, celui d'un conflit resté dans l'ombre. Dans la bonne humeur, surtout si elle est affichée, il faudrait voir une défense maniaque contre la survenue de l'angoisse. Dans la mauvaise humeur, une protection contre l'emprise du mauvais objet interne, du kakon. Les psychanalystes seraient donc fondés à se désintéresser de l'humeur, de ses variations, de ses nuances.

Est-ce si sûr ? Car, même si les tonalités, les dispositions affectives (Stimmung, mood) n'ont d'autre valeur que de signaler l'efficacité actuelle d'une représentation ou d'un fantasme sous-jacent, encore convient-il de ne pas les méconnaître dans leur qualité propre et dans leur singularité subjective. Quel écart entre la gamme subtile des moods à laquelle certains analystes anglo-saxons appellent à être sensible et le clavier réduit, monotone, codifié, des affects « typiques » avec quoi opèrent la théorie et le plus souvent la clinique psychanalytiques ! Qu'un Winnicott, qu'un Searles, qu'un Masud Khan nous rapportent une cure, et voici que cet écart se réduit. Soudain, dans le cabinet aseptisé de l'analyste, il y a quelqu'un à nul autre pareil, avec sa musique, son romanesque, ses failles secrètes, quelqu'un de vivant, et non plus une machine à lire, avec ses mouvements d'humeur – aussi bien dans le cours d'une séance que d'une séance à l'autre.

Car l'humeur est d'abord cela : ce qui circule, ce qui bouge, ce qui ne tient pas en place. Se voir assigner un territoire circonscrit lui est contraire. Aussi s'emploie-t-elle à contrarier les territoires, à ne pas rester dans l'organe où on la localise, à faire apparaître la théorie qui porte son nom – et, au-delà, toute théorie – comme un effort pour la rendre sage, pour qu'elle consente enfin à se stabiliser.

*

Nous aurions bien tort de reléguer comme dépassée, comme préscientifique, la très ancienne théorie gréco-romaine des humeurs, présente chez Hippocrate et bien avant lui, puis systématisée par Galien, qui a servi de fondement à la médecine occidentale jusqu'au XVIII^e siècle. Longue durée donc, exceptionnelle, que la théorie psychanalytique a peu de chances d'atteindre... Extension aussi dans l'espace : la théorie humorale est présente en Afrique, en Asie orientale, en Amérique du Sud. Selon un article récent, les médecins new-yorkais d'aujourd'hui ont, avec l'arrivée massive des porto-ricains, à en connaître et à en faire usage. L'auteur, Erwin Ackerknecht, pose une question pertinente : « Doit-on traiter de la théorie humorale en termes de diffusion ou y voir une conception élémentaire qui réapparaît sans cesse ? »

Que dit la théorie des humeurs ?

– *Que les humeurs sont quatre (sang, phlegme, bile, atrabile) comme sont quatre les éléments (eau, terre, air, feu) et les qualités (chaud, froid, sec, humide); il y a là à l'œuvre plus qu'une corcordance: une résonance, l'idée d'un corps qui serait un microcosme, le miroir de l'univers.*

– *Que les humeurs sont des liquides; or les liquides n'ont pas de forme, c'est leur contenant qui la leur donne.*

– *Que les humeurs circulent ou stagnent.*

– *Qu'une régulation convenable des humeurs, c'est-à-dire un régime permettant d'en contrôler et d'en contenir la circulation, constitue la bonne santé (euthymie); cette tentative de contrôle connaît des échecs-qui font les « maladies de l'âme ».*

Ce que la théorie des humeurs ne dit pas mais qu'elle nous dit, c'est qu'elle est elle-même régulatrice: elle vise, en substituant les quatre humeurs à l'humeur au singulier, à mettre de l'ordre dans l'informe, à solidifier le liquide, à fixer l'errance imprévisible dans une topique des organes, à instituer enfin une pratique, une médecine, de ce que Laurence Kahn appelle justement les maladies impraticables¹.

Nous voici déjà moins loin de la psychanalyse. Les rapprochements ici s'imposent. Ils sont multiples. On pensera d'abord à la théorie de la libido où l'on peut voir une sexualisation de la théorie des humeurs, tout « écoulement » devenant sexuel. La libido est avant tout pour Freud ce qui, comme l'humeur, se déplace, se transforme, est susceptible d'investir tel objet, tel organe, elle est un x aux mille visages, aux cent détours, elle se retrouve là où on l'attend le moins: libido divagante et toxique. Et quelle insistance, quelle constance chez Freud, de la métaphore hydraulique, sans doute pour lui moins métaphore que pour nous: le flux, l'étiage, le barrage, l'angoisse flottante, le couple circulation libre-stase libidinale, la fixation même. Et, à l'arrière-plan, l'hypothèse hormonale dont Freud a pu penser qu'une fois confirmée elle aurait des chances de rendre la psychanalyse inutile. À tout le moins, l'imaginaire de l'humeur n'est pas mort, ni pour lui ni pour nous. Voyez, par exemple, le succès actuel des psychotropes auxquels nous nous en remettons pour prendre soin de nos humeurs déréglées et qui produisent en nous de nouvelles humeurs. Et – d'une drogue l'autre – la toxicomanie? Destructrice à terme, à coup sûr, mais si elle était d'abord, au départ, désir fou d'un changement d'état, d'une transformation immédiate du « milieu intérieur »?

L'humeur n'est ni un affect ni une représentation. Elle est un passage, elle est le signe d'une altération en même temps qu'une altération des signes. Elle dit à sa façon

1. Cf. *infra*, p. 31.

la mélancolie du langage. Elle est notre salubre maladie venant témoigner de l'impossibilité où nous sommes d'être maîtres de nos frontières à cause des reliefs antérieurs à toute idée d'appartenance.

Chacun pourra évoquer ici des temps de la vie quotidienne : l'« entre chien et loup » du jour qui n'en finit pas de finir et ces fins de saison où se conjuguent le charme et le désenchantement; les moments de départ et de retour; le trouble que connaît plus spécialement une période de la vie, la jeunesse; l'amour à son commencement et toutes les expériences fugitives d'Unheimlichkeit; et encore l'effet produit par ces rêves qui colorent ou décolorent toute une journée. L'humeur, un rêve manqué, nous dit Laurence Apfelbaum-Igoïn, proposant là une interprétation psychanalytique de l'humeur¹. Mais y a-t-il des rêves « réussis » ? Nos humeurs du jour ne seraient-elles pas ce qui nous relie à la nuit, à son humeur liquide, et fait de nous des enfants d'Hypnos ?

Nous avons voulu que ce numéro, pour être fidèle à son objet, n'offre rien de systématique. Il souhaite, jusque dans sa composition, faire circuler l'humeur.

N. R. P.

1. Cf. *infra*, p. 207.

LONGIN

Longin, tel fut le nom du centurion qui perça sur l'ordre de Pilate le flanc de Jésus sur la croix. C'était un vendredi – le jour où poussèrent les ronces et les épines, où furent faites les langues, où s'approchèrent pour la première fois une femme et un homme, où Dieu inventa les sanglots. Alors le ciel s'obscurcit. Alors la terre trembla. À cet instant le sang de Jésus de Nazareth qui coulait doucement sur le bois de la lance atteignit les doigts du centurion Longin et les poissa. Il porta la main à ses yeux.

À l'instant où le centurion Longin frottait ses yeux avec le sang de Jésus de Nazareth qui coulait sur la hampe de la lance, aussitôt ses yeux se dessillèrent. Il crut. Il renonça à l'état militaire. Il passa vingt-huit ans dans un monastère, à Césarée, en Cappadoce. Comme la perche du puits s'était rompue avec le temps, les frères étaient contraints de tirer l'eau à l'aide d'un seau et d'une corde. Il remua la terre et mit au point une roue hydraulique. Un jour le gouverneur de la Cappadoce le somma de sacrifier et, devant son refus, il ordonna qu'on arrachât ses dents et qu'on lui coupât la langue. Cependant, bien que la langue de saint Longin fût tombée par terre et que sa bouche fût vide, il ne perdit pas l'usage de la parole.

*

Je cite d'après le texte latin établi par Th. Graesse (Jacobi a Voragine, *Legenda aurea*, cap. XLVII, *De sancto Longino*, Dresdae, 1846, p. 202). Jacques de Voragine dit qu'il avait fallu que le sang de Jésus de Nazareth touchât la main du centurion pour qu'il connût son crime. Qu'il avait fallu que ce qu'avait fait la main revînt sur elle et pour ainsi dire la touchât du doigt pour que l'acte se saisît de l'acteur, et pour qu'il eût tout à fait fait ce qu'il avait fait. C'est ainsi que, même si la langue a été tranchée ou d'aventure fait défaut, ce qui a été a la parole. Il perdit la langue : *loquela non perdidit*, il ne perdit pas la parole. Il dit qu'il faut en nous toucher le sang pour que notre vue se désabuse et que nous décelions derrière les

changements de l'humeur les crimes et les appétits qui les animent à distance, et les épouvantes et les béatitudes qui les accompagnaient.

*

Cum ex infirmitate oculi ejus caligassent, de sanguine Christi per lanceam decurrente fortuito oculos suos tetigit, et protinus clare vidit. La maladie avait obscurci la vue de saint Longin. Par hasard, il se frotta les yeux avec le sang de Jésus qui coulait le long de la lance et, aussitôt, il vit plus clair.

C'est ainsi que – de même que la vue se brouille quelquefois dans l'effort ou tourne brusquement sur elle-même dans l'évanouissement – nous faisons parfois l'objet d'instantanés où la vue est plus pure. Le spectacle du monde tout à coup paraît miraculeux. Un être surgit devant nous avec un relief, une netteté, une nudité qui ne se comparent à rien.

Qu'est-ce que la brume ? Une sorte de linge enveloppe le monde. Parfois le jour dénude. Les humeurs sont alors les agents de minuscules transformations chromatiques. La pigmentation même du jour semble changer. Comme la face humaine pâlit ou rougit, ou les végétaux dans l'automne. Quelquefois la mélancolie décolore. Quelquefois il arrive qu'elle soit une prodigieuse enlumineuse. Le monde, ce qui est vu, n'est pas seul à être sujet aux couleurs, mais ce qui voit – et qui ne le prend fragmentairement en charge que parce que totalement il lui appartient. Les saumons reviennent dans l'eau natale pour frayer et mourir. Leur corps se déforme peu à peu et change de couleur : quittant l'océan, comme ils renouent avec l'eau douce, ils perdent leur teinte bleue, puis grise, ils rosissent en sautant les chutes, sont rouges comme des laques de la Chine à l'instant où ils frissonnent si brusquement dans l'unique et ultime orgasme, et d'un coup blanchissent, se rongent et meurent.

*

La tradition veut qu'on dise Jacques de Voragine. Les contemporains écrivaient Varagium. Les modernes disent Varazze. Les noms aussi se colorent – selon des rythmes et des saisons étranges – et ils se décolorent. Adon, archevêque de Vienne – dans le Dauphiné –, a composé ses *Chroniques* dans la première moitié du ix^e siècle et il est le premier à avoir constitué le récit de la vie de saint Longin. Jacques de Voragine a composé la *Légende dorée* dans les années 1260, à Gênes, avant qu'il fût élu provincial de Lombardie et qu'il devînt archevêque de Gênes. L'interpolateur du texte de Jacques de Voragine dit : « Il toucha un peu de sang : il vit en lui. Il connut son âme comme la chandelle dans la lanterne. »

*

L'humeur est une sorte de Dieu. Élie, dans la grotte du mont Horeb, refuse de reconnaître Dieu dans le bruit de l'ouragan. Il refuse de le voir dans le tremblement de terre. Il refuse de le voir dans le flamboiement du feu. « Il y eut le bruit d'une brise légère. Dès que Élie l'entendit il se voila la face avec son manteau. Puis il sortit et il se tint à l'entrée de la grotte. »

*

Unde renuntians militiae, in Caesaria Cappadociae viginti octo annis monasticam vitam duxit... Il renonça à l'état militaire. Il passa vingt-huit ans dans un monastère, à Césarée, en Cappadoce. Comme la perche du puits s'était rompue avec le temps, les frères étaient contraints de tirer l'eau à l'aide d'un seau et d'une corde. Il remua la terre et mit au point une roue hydraulique.

Saint Longin creusa un réseau de petites rigoles dans la terre. Il organisa peut-être un système d'irrigation à chadouf semblable à ceux qui s'étaient multipliés des siècles plus tôt dans l'Égypte ancienne. Qui irrigue cherche tout à la fois à faire obstacle à la sécheresse de la terre et à la mort des plantes cultivées c'est-à-dire au désert, et à enrichir le sol par l'apport d'alluvions, de limons, de matières dissoutes. Nous-mêmes, nous sommes faits d'objets dissous – ou dont nous avons tendance à croire trop impatientement qu'ils ont été entièrement dissous. Il y a trois grands systèmes d'irrigation : par inclinaison, par submersion, et par infiltration.

Il y a la pluie. Il y a la crue, il y a les crises véhémentes, les puits artésiens, la pharmacopée, le captage des sources, l'alcool, le tabac, la dérivation des petits cours d'eau, la sublimation, la réfection des réservoirs, la mémoire. Il arrive fréquemment qu'un système d'irrigation construit en période de crue, ou en période d'extrême sécheresse, et rafistolé à plusieurs reprises, certains bassins étant inondés, certains bassins à sec, certains canaux étant obstrués, d'autres canaux – souvent de dérivation – trop frayés, emmagasine goulûment et malencontreusement toute l'énergie violente de l'eau. Certaines rigoles sont plus ou moins vaseuses, comblées, le débit plus ou moins rapide, et l'inclinaison plus ou moins creusée – si bien que les rigoles les plus proches ne sont pas nécessairement les plus humectées ni les canaux les plus lointains, étant les plus bas, le plus lentement ou le plus tardivement envahis par les eaux.

*

Le sang qui s'écoule du flanc percé de Jésus de Nazareth et vient toucher la main du centurion et lui nettoie les yeux : c'est une première irrigation. La lance

qui perce le « canal » puis sert d'instrument à cette « rigole » miraculeuse a quelque chose de comparable à la perche du chadouf brisée que saint Longin – devenu jardinier – est censé réparer pour rétablir un système régulier d'arrosage du jardin du monastère.

*

Telle était l'ancienne théorie des humeurs : des liquides qui circulent ou stagnent et qu'il faut réguler pour obtenir un régime de bonne santé. Les pensées agricoles de l'Inde la plus ancienne, de l'Égypte, de la Chine ancienne, ont édifié des théories complexes et intarissables – et ruisselantes – à partir de cette image : augmentation du débit fluvial, du débit sanguin, oxygénation des tissus, des champs, irrigation respiratoire, acupuncture. Beaucoup plus tardifs, les exercices ascétiques du bouddhisme reposaient encore pour la plupart sur les images de l'irrigation pneumatique ou sanguine ou mentale. Mieux irriguer le cerveau, frayer le passage à d'énigmatiques influx, développer l'enveloppé, humidifier ou malaxer ou cultiver les couches sédimentaires. Chaque posture est un chadouf particulier. Le *kesa* des moines bouddhiques – et particulièrement de ceux qui « s'assoient en silence » – est une tunique de couleur ocre qui semble rapiécée mais dont les coutures doivent être agencées de façon à donner l'apparence d'une rizière. C'est de plus un geste de Bouddha que commémore ce vêtement curieusement irrigué des moines qui s'assoient en silence. Un jour, sur les bords du Gange, comme Bouddha voyait à terre des morceaux de linuels à demi consumés, il s'agenouilla et les saisit. Il les plongea dans l'eau du Gange. Il les teignit dans la terre et il les assembla.

*

Il y a toujours un Gange pour peu qu'on cherche à remonter aux sources de l'humeur. Toujours un Nil – ou un Jourdain. Une Seine ou un Tigre. Longin est le nom de ce centurion romain qui conquérait une espèce de Zuyderzee. Je ne pense pas qu'on puisse gagner sur la mer. Peut-être peut-on regagner une part de la terre qu'un raz de marée jadis a envahie. Parfois on peut nourrir l'espoir de conquérir un peu plus que le lac Flevo. Mais à proportion qu'on fait sauter des digues il n'en résulte pas toujours qu'on gagne sur la mer. *Et protinus clare vidit.*

*

L'on prétend que la mémoire a deux fonctions – encore que personnellement je ne lui connaisse que des inconvénients. Retenir ce qui est. Rappeler ce qui fut. La première fonction n'est pas particulièrement volontaire. Ni à vrai dire la seconde. Tout est emmagasiné mais aucun « titulaire interne » ne tient le magasin.

C'est le magasin qui tient le magasin. Nous disons avec quelque ingratitude que notre mémoire n'est pas fidèle. Fidèles – et plus que fidèles : pot-de-colle –, nos maladies et nos manies et nos angoisses rendent des comptes sur l'état du magasin.

*

Les yeux mendient des ondes électromagnétiques. Les oreilles tendent la main à des vibrations mécaniques. Le nez et la langue implorent et quémangent des petites expériences chimiques. La peau quête les variations de pression et de température. Comment voulez-vous que je sois de bonne humeur ? Le monde est une sorte de pieuvre dont nous supposons à tort ou à raison l'unité et qui lance vers nous des tentacules que nous ne comprenons pas et vis-à-vis desquels nous éprouvons de véritables difficultés pour parvenir à les saisir. Supposé que nous les saisissons.

*

Une variation de température fait tout à coup passer l'eau de l'état liquide à l'état gazeux ou à l'état solide. Et mon corps ? Mon corps ne baigne pas dans le néant (à vérifier). À partir de quel moment un équilibre se rompt-il ? À partir de quel instant une brusque métamorphose a-t-elle lieu ?

La sublimation : corps solide passant directement à l'état gazeux. C'est suspect.

La mayonnaise. Le beurre blanc. La colle de poisson. L'humeur est un triple système. L'humeur est un système météorologique. L'humeur est un système digestif. L'humeur est un système sexuel.

*

Le samouraï Yagyū rentre dans le parc de sa demeure entouré de ses gens d'armes. Tout à coup il ressent derrière lui un *sakki* – une « ambiance de meurtre » dans son dos. Il se retourne et ne voit rien que le calme, la lumière, ses gens, son petit page qui porte son épée et deux cerisiers en fleur.

Aussitôt il se retire dans son appartement, s'assied en silence, et cherche au fond de son âme quelle peut être la raison de ce changement d'humeur qui s'est saisi de lui et qui a pris la forme d'une menace qui lui point le cœur.

Au bout d'une journée de « silence assis » : il ne voit rien et sa contrariété empire. Il ne parvient pas à dénouer les fils du sentiment de mort imminente qui l'a effleuré la veille au jardin.

Ses gens s'inquiètent. « Pourquoi le maître fait-il "silence assis" depuis qu'il est rentré ? Pourquoi ne nous offre-t-il pas le banquet ? » disent-ils entre eux. Finalement le plus âgé vient lui demander la raison de son silence. N'a-t-il pas

besoin d'aide? Est-il malade? Ses serviteurs ont-ils démérité? – « Non, dit Yagyu. Je ne suis pas malade. Mes serviteurs n'ont pas démérité. Mais au retour, après avoir franchi le seuil de la demeure, dans le jardin, j'ai éprouvé un "sakki", un sentiment tout à fait étrange, et comme l'ombre de la mort. Mon humeur en est altérée. J'en cherche la nature et je fais défiler ma vie en vain devant mes yeux. » Et Yagyu se concentre de nouveau en silence.

Le vieil homme rapporte ce qu'a dit le maître. Le jeune page vient trouver Yagyu en tremblant et lui dit : « Hier, en rentrant dans le parc, comme je suivais votre seigneurie en portant son épée, je me suis dit tout à coup : Si grand samouraï que soit notre seigneur, si en ce moment je le frappais dans le dos, il périrait sans avoir le temps de dire ouf. Votre seigneurie a dû percevoir ma pensée. »

Le jeune page s'attendait à être châtié et ses bras et sa lèvre tremblaient de peur. Yagyu se leva, tout heureux d'avoir éclairci ce mystère, embrassa l'enfant et demanda qu'on fît banquet.

*

Une rature d'Eugène Fromentin – et sur une phrase presque mésopotamienne. Comment départager le corps-qui-se-résout-en-pluie et le corps-qui-se-résout-en-vapeur? Nous consacrons l'essentiel des heures du jour à distiller, à sublimer. Bouffées de chaleur et effluves. Buée, rosée, embruns... Nous cherchons à alléger – ainsi que nous disons curieusement du temps, en étreignant nos doigts, qu'il se « lève », pareil à un homme assis qui se met debout. Nous cherchons à faire s'évaporer ce qui en nous a pesé et dont nous ignorons le nom.

Eugène Fromentin avait écrit : « Mais il y a dans l'esprit de certains hommes je ne sais quelle brume élégiaque toujours prête à se répandre en pluie sur leurs idées, et que le pâle soleil de leur vie n'a pas la force de faire évaporer. » Eugène Fromentin, craignant sans doute que l'ensemble ne prît une allure forcée – donnant le sentiment d'une métaphore filée de façon importune, ou laissant affleurer un relent de mépris de soi et de gémissement qui bravait la politesse –, ratura les quinze derniers mots.

*

« Parques », ou « Moires », ou « Fata » sont le nom des épeires hyperboliques qui filent par notre propre biais l'incessante toile où nous trébuchons chaque jour. Les Moires tissaient trois toiles. Celle où s'engluait la naissance et dont les rets étaient ceux de la condition à sang chaud, dans l'air atmosphérique. Celle de la reproduction sexuelle. Celle de la mort personnelle.

Érinyes, Furies – ces divinités ne reconnaissaient pas l'antériorité ni l'autorité des dieux. C'étaient à l'origine des gouttes de sang qui imprégnaient la terre.

Gouttes de sang tombées fortuitement – telle une goutte de sang sur la hampe d'une lance – lors de la mutilation sexuelle d'Ouranos. Souvenirs, vengeances, sang qui poursuivaient les hommes.

*

Le corps humain est un petit jardin qui s'est hissé lentement depuis les lacs du carbonifère – en direction de la clarté, de l'air atmosphérique. Il est « disposé », « incliné » à cela. Le caractère – en latin *affectus* – est alors un jardin « exposé » d'une certaine manière à l'égard du soleil, du vent et de la pluie – par-delà la voracité, la reproduction sexuée et la mort, qui sont de souche plus ancienne. L'*animi alacritas, bilis, morositas* et le *stomachus* des anciens Romains. En français « être d'humeur à... », c'est « être disposé à... », c'est « être enclin à... ». On dit pour le *humor* sanglant des femmes : une femme « indisposée ». Les horoscopes sont des cartes météorologiques qui se sont peu à peu incorporées. Le Père Bouhours pensait que toutes les humeurs n'étaient pas liquides. Ce qui les appariait à l'eau, plus que la liquidité, c'étaient la fluidité, la miscibilité, la métamorphose. C'est pourquoi le père jésuite les associait pour son compte au feu mais ce n'est alors ni à l'énergie, ni à la chaleur, ni à la lumière du feu que l'*humor* s'apparente mais à son pouvoir de métamorphose et de variété dont on peut certes se protéger mais qu'on ne peut en aucun cas contraindre sous peine de le mettre à mort sous le sable ou sous l'eau. Si je nomme « sable, eau, feu », je feins de ramener aussitôt à la main les « êtres qui ne se ramènent pas à la main », les êtres qui n'ont pas par eux-mêmes de forme. Dans notre langue aussi bien, c'est de « l'air » à vrai dire qu'elles semblent proches. « Il n'a pas l'air de... », « Il n'est pas d'humeur à... ». Mais il n'y a que l'humide qui « baigne » – qui par définition puisse immerger un corps solide dans un élément liquide.

En ce sens l'humeur n'appartient pas au domaine du propre, des êtres séparés, des êtres linguistiques. C'est quelque chose d'informe, de sale, d'errant – d'humoureux, d'humide – dans l'homme, telle une chimie qui tâtonne et cherche en quel corps elle va se précipiter. Ce n'est pas encore une « solution chimique », mais une fluidité, un mouvement qui n'est pas encore arrêté.

*

Jean V, 3 : *In his jacebat multitudo magna languentum, caecorum, claudorum, aridorum, expectantium aquae motum.* « Sous les galeries de la piscine étaient couchés par terre un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux, de ceux qui avaient les membres secs, qui tous attendaient que l'eau fût remuée. » Quelle est cette piscine ? Massillon la donnait pour la confession. Et quelle est l'eau qui doit être remuée ? Massillon dit que c'est le sang de l'agneau : elle est la lustration

sacrificielle, elle fait l'onction du bain sacré de la pénitence, qui purifie les consciences et qui guérit toutes les langueurs. Je n'irai pas chercher si loin que l'évêque de Clermont prêchant Louis XIV le vendredi de la première semaine de Carême et cette eau – cette eau qui doit être remuée – je n'irai pas la chercher dans le sang des victimes; je la puiserai dans le nom même de l'eau, dans le fond même de l'eau, dans le fond même du mot de l'eau, dans le fond du nom ancien de l'eau – là où en effet elle doit être remuée. Ce nom ancien de l'eau, c'est le mot latin de *humor*.

*

Les philologues classent désormais en deux familles distinctes « *humus* » et ses dérivés, et « *humor* » et ses dérivés. Les anciens Romains ne vivaient pas de même les mots de leur langue maternelle. *Humus* et *humidus* étaient pour eux inséparables. *Humus*, ce n'est pas exactement *tellus*, ni *terra*. Du moins c'est la terre en tant que localisation du bas. *Humilis* était ce qui ne s'élève pas de terre. *Humare*, c'était enterrer les morts. De là le sens classique du mot « *inhumatus* », c'est-à-dire ce qui n'est pas dans la terre – le « non-inhumé ». *Homo* est celui du bas, le terrestre, par opposition à ceux du haut, les célestes. L'*humanitas* c'est le ras de terre; c'est l'humble; c'est le rez de jardin.

*

Au 1^{er} siècle après Jésus-Christ, en Cappadoce, à Césarée, vivait un vétérane de l'armée romaine. Il avait été centurion – jusqu'au printemps 782 U.C. – à Jérusalem. On ne sait pourquoi il abandonna la garnison de Jérusalem. Il s'appelait Longinus. À Césarée, il passait son temps à remuer la terre. Il remuait la terre – la *humus* – pour y faire régner l'eau – le *humor*. *Humor*, *humeo*, c'est être humide. *Humidus* s'oppose précisément à *terrenus* comme le liquide au solide. *Humectus*, *humectatio*, c'est l'irrigation. « *Regaturei* », telle était l'épithète ancienne de Jupiter. *Rigo* est lié à la fente – *rima* – comme à la rive – *ripa*. *Irrorare*, c'est la rosée quant au *terrenus* – quant au terrien –, ce sont les larmes quant à l'*humilis*, quant à l'*homo* – quant à ce qui est bas et humain.

*

Les larmes.

La mort d'un ami, dit Sénèque, ne doit être qu'une légère piquûre. « Nous sommes excusables de nous être laissés aller aux larmes – *pro lapsis ad lacrimas* – si elles n'ont pas coulé trop nombreuses et si nous avons pris sur nous de les refouler. Il ne faut, pour un ami perdu, ni que les yeux soient secs, ni qu'ils

fondent en eau.» Il y a un régime liquide, humoral de la douleur amicale, qu'il faut observer. « Tel prend des vomitifs pour soulager son estomac; tel le fortifie en l'alimentant fréquemment; tel en jeûnant à de certaines dates purge le corps de ses humeurs. Ceux qui sont sujets aux crises de goutte s'interdisent soit le vin soit les bains. Qu'est-ce que je fais dans l'*otium*? Je soigne mon ulcère, *Ulcus meum curo*. C'est dans le cœur qu'est l'abcès malin, la plaie corrompue, *In pectore ipso collectio et vomica est*. » Le traducteur est excessif. *Collectio*, c'est l'action de rassembler, de récapituler, de recueillir sous forme d'un dépôt l'humeur qui forme abcès. *Vomica*, c'est l'apostème qui purule, le dépôt d'humeur qui après s'être fixé et concentré s'ouvre et s'écoule. Aussi bien ne devons-nous pas demander à nos larmes – qui sont une humeur – qu'elles apportent la preuve des regrets que nous aurions à cœur de montrer. Plus une douleur est véhémente, plus elle s'échappe et se fait manifeste. Mais plus elle s'échappe, plus elle s'épuise. Trop pleurer, c'est trop oublier. « Aussi travaillons à rendre douce la mémoire des êtres disparus car personne n'aime à revenir sur une pensée qui ne peut que réveiller des tourments. Même en gagnant cela sur nous, il sera impossible que nous évoquions sans un serrement de cœur – *morsus* – le nom des disparus qui ont eu notre affection mais ce serrement de cœur même a en soi son plaisir – *voluptas*. » Attalus disait que le souvenir des amis qui sont morts est doux comme le vin vieux dont l'amertume même flatte et se fait délectable. Le survivant éprouve un âpre réconfort. C'est là le maître de Néron qui parle : « La mémoire de mes amis défunts m'est douce et me plaît. »

*

L'on peut filer la métaphore – et outrepasser les bornes de ce qui est convenable. La prédation est un système à tout le moins paléolithique. J'imagine que la théorie des humeurs est plus récente et qu'elle présente sans nul doute des traits proches-orientaux. Elle suppose quelque chose de néolithique, d'égyptien, d'indien, de chinois – sinon nécessairement un fleuve totem, une crue totem, ou un orage totem. Elle nous suppose sédentaires, domestiquant la proie, attendant l'*humor*, la pluie, la crue – ou du moins apprenant la cuisson de l'attente.

*

Un poème védique du ^{xii}e siècle avant Jésus-Christ est consacré au chant des grenouilles. Là la proie et l'agriculture sont encore inextricables. Le sacrificateur est un animal mais l'animal est un symbole de pluie agricole ou un vestige de pêche-cueillette. On ne sait plus, dit le poème, des brâhmanes ou des grenouilles, au moment où arrivent les pluies-déeses, qui enseignent la doctrine revivifiante et qui croassent avec l'eau renaissante...

*

La théorie traditionnelle des humeurs est une théorie des liquides : bile, fiel... Elle conduit aussitôt à une théorie des solides : neige, glace, caillots, cancers... Je voudrais parler des vapeurs, du passage de l'état liquide à l'état gazeux : asphyxies, odeurs, les « vapeurs »... Miasmes qui sont comme des visitations archaïques et vis-à-vis desquels nous feignons la plus totale indifférence – comme si de rien n'était et qu'il s'agissait d'autant d'insultes plus ou moins attendrissantes ou vulgaires à notre « raffinement ». Mais seuls des liquides peuvent être « raffinés ». Comme seuls des solides peuvent être « sublimés ». Point les vapeurs. Tout fumeur, détenteur de feu, fabricant de brume, prétend se cacher derrière un nuage comme un soleil trop éblouissant, comme une bête qui masque une odeur qui menacerait de la faire reconnaître – c'est-à-dire de déplaire.

*

Il y a tout juste trois mille deux cents ans. Le palais est silencieux. Troie est en deuil mais personne n'ose instruire Andromaque de la mort d'Hector. Elle est seule à ne pas savoir. Dans le palais elle est assise devant son métier et tisse un double manteau en étoffe pourpre couvert d'innombrables dessins dont on ignorera à jamais la nature. Elle a commandé aux servantes de faire chauffer l'eau sur le trépied afin que Hector – Ἑκτωρ, voc. Ἑκτορ –, au retour du combat, trouve prêt un bain chaud. Elle entend les gémissements et les larmes. Elle laisse tomber la navette par terre. Elle sent l'*êtor* – ἦτορ, bile du cœur ou sang du ventre, liquide qui circule dans le ventre et qui se presse autour du cœur – qui remonte brusquement jusqu'à ses lèvres, πάλλεται ἦτορ ἀνὰ στόμα, mouvement du sang biliaire qui s'agite violemment en elle et se brandit comme une épée jusqu'à sa bouche – et ses genoux cèdent. Mais elle se relève, trouve alors la force de courir jusqu'aux remparts, voit le cadavre tiré par les chevaux vers les navires ennemis et Andromaque tombe alors vraiment sur le chemin de ronde, prise d'évanouissement, ses parures jonchant le sol autour d'elle.

Cet ἦτορ, c'est l'humeur, ce liquide étrange auquel James Redfield a consacré des pages remarquables et qu'il rapproche de la rancœur. Le ἦτορ désigne tout le liquide, toute l'agitation fluide qui circule dans le ventre, qui travaille à la digestion mais aussi qui se presse autour du cœur et peut remonter jusqu'aux lèvres. C'est le nom même du mort qui, du fond du cœur, tel un hoquet, remonte jusqu'à ses lèvres. *Rancor* à vrai dire n'est nullement lié à *cor* – mais dérive de *rancere*, être rance. La rancœur est moins la bile qui remonte aux lèvres et infecte la bouche et les mots que la haine lui contraint de prononcer que la pensée qui « sent » – la pensée qui se communique tout d'abord par une odeur de rance, par une odeur

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

- | | |
|--|---|
| 1 <i>Incidences de la psychanalyse</i> | 17 <i>L'idée de guérison</i> |
| 2 <i>Objets du fétichisme</i> | 18 <i>La croyance</i> |
| 3 <i>Lieux du corps</i> | 19 <i>L'enfant</i> |
| 4 <i>Effets et formes de l'illusion</i> | 20 <i>Regards sur la psychanalyse en France</i> |
| 5 <i>L'espace du rêve</i> | 21 <i>La passion</i> |
| 7 <i>Destins du cannibalisme</i> | 22 <i>Résurgences et dérivés de la mystique</i> |
| 7 <i>Bisexualité et différence des sexes</i> | 23 <i>Dire</i> |
| 8 <i>Pouvoirs</i> | 24 <i>L'emprise</i> |
| 9 <i>Le dehors et le dedans</i> | 25 <i>Le trouble de penser</i> |
| 10 <i>Aux limites de l'analysable</i> | 26 <i>L'archaïque</i> |
| 11 <i>Figures du vide</i> | 27 <i>Idéaux</i> |
| 12 <i>La psyché</i> | 28 <i>Liens</i> |
| 13 <i>Narcisses</i> | 29 <i>La chose sexuelle</i> |
| 14 <i>Du secret</i> | 30 <i>Le destin</i> |
| 15 <i>Mémoires</i> | 31 <i>Les actes</i> |
| 16 <i>Écrire la psychanalyse</i> | 32 <i>L'humeur et son changement</i> |

À paraître au printemps 1986

33 *L'amour de la haine*



9 782070 705207



85-XII A 70520 ISBN 2-07-070520-X

105 FF TC